

Chapitre 1

L'arrivée

Si je me souviens encore du jour de mon arrivée à Marrakech, le 15 mars 1950, c'est parce que cette date correspond à l'anniversaire de mon ami d'enfance, Michel M., rencontré pour la première fois à cette occasion. Aujourd'hui le Maroc est loin, mais Michel habite toujours à deux pas de chez moi, à San Francisco, en Californie, à l'autre bout du monde.

Enfants d'émigrés russes, nés en 1945, à quelques mois d'intervalle, nous avons été appelés à suivre un chemin similaire, à vrai dire un peu dantesque, qui devait nous conduire du septième cercle de l'enfer allemand (celui de la violence), jusqu'au troisième ciel d'un paradis marocain en voie de désintégration. D'une Allemagne moderne en ruine vers les palmeraies accueillantes, nichées au pied de l'Atlas, la transition s'annonçait éminemment gérable. De là, par contre, la chute paraissait dure à éviter – et elle le fut : vertigineuse par sa rapidité et par un départ soudain, au terme d'une adolescence plutôt mouvementée, en direction de l'immense purgatoire américain et de sa cité « lumineuse », plantée au sommet d'une montagne sans âme par un dieu déchu. C'est, paraît-il, là, que toutes les maladies de l'âme se soignent. Mon ascension s'y poursuit toujours, sans trop d'illusions : lente, laborieuse, de corniche en corniche, à l'assaut d'un plateau fuyant caché par les nuages.

Les voyages de Dante sont perçus comme des voyages initiatiques. Rien d'étonnant à cela, puisqu'il se confiait à des guides, tels Virgile ou Saint Bernard, dont la réputation en ce domaine n'est plus à faire. Guides imaginaires, certes, mais qui, de leur vivant, avaient laissé des traces littéraires de leur parcours, et suffisamment d'indices pour motiver les générations futures à se plonger dans l'aventure. Si les péripéties de la vie ordinaire donnent parfois lieu à des révélations étonnantes, c'est parce que l'imagination s'en empare et les intériorise, tout en les amalgamant aux récits mythiques laissés par les grands poètes.

L'individu initié au voyage – par Homère, Virgile ou Dante – ou aux pèlerinages – par Saint Bernard et d'autres – ne voit plus

la route de la même façon. Il suit son chemin en cachette, et pour en rendre compte à ceux qui traînent encore dans le temps et l'espace ordinaires, il prête un côté insolite au regard qu'il porte sur les choses – ceci afin d'éviter un prosaïsme de bon aloi, propre à tous ceux qui croient pouvoir se passer de guide pour rentrer chez eux. Pour eux, le retour à la maison, c'est avant tout un retour à la raison.

« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage... Et puis est retourné, plein d'usage et raison », nous chante Joachim du Bellay, tout content d'apprendre que le héros d'Homère est rentré sain et sauf dans son carcan. Créer des chefs d'œuvres français comparables à ceux des maîtres grecs ou latins (objectif officiel de la Pléiade) est une vocation louable ; encore faut-il deviner ce que ces chefs d'œuvres essayaient de dire. Les langues « mortes » dont les maîtres en question se servaient exprimaient une façon d'être qui n'existe plus aujourd'hui. Le véritable « retour à la maison » – le *nostos* des Grecs – n'avait rien à voir avec un passage à la vie raisonnable : en famille, coincé entre quatre murs, et asphyxié par les douceurs d'une province profonde.

Ceux qui voyageaient, du temps d'Homère, partaient pour fonder une cité nouvelle, et leurs initiatives se soumettaient toujours à la parole divinatoire obtenue de l'Oracle d'Apollon. C'était lui qui dévoilait la marche à suivre. À cette pratique peu ordinaire, s'associait aussi la légende d'une flèche magique, amenée de l'Hyperborée, qu'un prêtre d'Apollon portait en courant à travers les contrées qui lui avaient été indiquées. Elle véhiculait une influence purificatrice et servait de « lettre de créance » à celui qui la détenait. C'est d'ailleurs à Abaris, chamane asiatique et serviteur d'Apollon, qu'elle avait été confiée avant qu'il ne la lègue à Pythagore.

L'aspect initiatique de cette mission n'échappait à personne. À l'époque, tout le monde savait qu'Apollon guidait les flèches. L'*Énéide* nous apprend que la flèche de Pâris avait trouvé le talon d'Achille grâce à lui ; *L'Odyssee* suggère qu'il guidait aussi celles d'Ulysse, non moins mortelles pour les prétendants.

L'Islam, à ses débuts, avait repris quelques pratiques héritées de cette tradition ; notamment celle de la « guerre sainte », conçue

en tant qu'ascèse purificatrice. S'il est bon d'en parler ici, c'est parce qu'il existe une différence fondamentale entre l'ascèse guerrière, telle qu'elle était déjà vue par Homère, et la guerre tout court. De nos jours, la rédemption par les armes est une valeur qui n'a plus cours ; la guerre ne s'entreprind que dans le but de dominer un adversaire quelconque et de l'exploiter. Il s'agit là d'une action collective, opposée à l'esprit de l'ascèse héroïque, qui prend toujours un caractère individuel.

Et c'est grâce à ce caractère individuel que l'exception est encore possible. Celui qui cherche la flèche d'Abaris peut encore la trouver, même si elle ne lui a pas été confiée. Il suffit d'en déceler la trace et de la façonner en mémoire jusqu'à ce qu'elle finisse par se matérialiser. Les premiers pas sont les plus importants.

Pour bien faire, il faudrait éviter l'ordinaire, l'exclure de manière systématique et placer le récit de tous ces voyages, auquel le mien se rajoute, au cœur d'un rêve vivifiant et vaste qui ne manquera pas de susciter les bonnes interrogations. Derrière les milliers de voyageurs jetés au hasard sur les routes se tient parfois un pèlerin averti dont les yeux se portent au-delà des bornes kilométriques et du paysage immédiat. Plus imaginaire, il cherchera à cadrer son parcours en se référant aux indications laissées par d'autres voyageurs, eux-mêmes attirés par les chemins cachés que la foule pleine d'usage et de raison évite. L'esprit cartésien qui anime cette foule, éprise de conformisme, mérite tout de même quelques éloges, car il se résume en une formule brève et élégante. Je suis parmi ceux qui soupçonnent que René Descartes s'était appuyé, et sans en faire état, sur le verbe « suivre » et le verbe « être », lorsqu'il avait formulé le postulat de base de son ontologie : « je pense, donc je suis ».

Que d'erreurs nous vaut cette confusion entre le mouton et le loup : entre celui qui croit penser parce qu'il suit le mouvement, et celui qui s'aventure dans un monde où rien n'est sûr : celui de l'« être » ; monde que Parménide d'Élée, philosophe grec à l'esprit encore pur, avait choisi de décrire en se servant de l'hexamètre dactylique, hérité d'Homère.

Les poètes visionnaires de l'antiquité voyageaient dans un imaginaire où la fatalité joue un rôle déterminant. S'il y était

question d'un retour à la maison, il faut aussi savoir que cette « maison » n'était déjà plus de ce monde, car il fallait traverser l'enfer ou le royaume des morts pour y arriver.

« Arriver » – verbe aux consonances magiques qui fait rêver aux rives lointaines, où le navire va s'arrimer et fournir un point de départ vers l'intérieur, vers un désert calme et tranquille caché au fond d'un espace dépourvu d'activité. Le royaume des morts est aussi un endroit où rien ne bouge. On y arrive un jour ou l'autre, qu'on le veuille ou non.

Que ce soit par la mer ou par la montagne, le retour aux sources se fait difficilement. Celui qui se dirige vers le lieu mythique où une existence harmonieuse l'attend, doit faire face à des revers de fortune aussi imprévisibles que nombreux. Il suffit de se pencher sur le *nostos* d'Ulysse, dont Homère nous livre le récit, pour apprendre que ce « retour » ne s'entend que sur les conseils d'une voyance peu encourageante, dont il faut encore saisir la portée avant d'entreprendre son propre voyage.

C'est Tirésias, le devin aveugle de Thèbes, toujours vivant au royaume des morts, qui informe Ulysse de ce qui l'attend :

« Si tu te sauves, ce ne sera que fort tard et après avoir perdu tes fidèles compagnons. Tu arriveras dans ta *patrie* sur un *navire étranger*, et là tu seras encore menacé par de nouveaux malheurs ; car tu trouveras des hommes orgueilleux qui consumeront tes richesses, et qui, désirant s'unir à ta chaste *épouse*, lui offriront les présents des fiançailles » (*Odyssée*, XI, 114)

Puisque c'est au royaume des morts qu'Ulysse vient consulter Tirésias, il faudrait en conclure que le « retour » d'Ulysse est celui de quelqu'un qui échappe à la mort (*thánaton phúgomen*). Il y échappe au même titre que Dante, dont les pérégrinations s'achèvent dans la *patrie* de Béatrice, *épouse* qu'il rencontre au terme de tribulations non moins dangereuses que celles d'Ulysse, et avec laquelle il va traverser les sept ciels planétaires, qu'il parvient à distinguer grâce à l'accroissement de la beauté de sa compagne tout au long de son ascension. Car c'est d'une *épouse* tantrique qu'il s'agit, et non d'une épouse ordinaire. Cette épouse représente l'énergie féminine qui anime le voyageur et sans laquelle il se retrouverait dans l'incapacité de poursuivre son chemin.

Chapitre 2

Dans le Temps sans rive

Toute ville marquée par une longue histoire cache une identité mythique qu'il s'agit absolument de recréer. Il n'est cependant pas question de se perdre dans les dédales de la petite histoire, qui risque de nous éloigner d'une recherche plus méticuleuse. Le récit anecdotique, par lui-même, ne mène jamais assez loin. Pour éviter un point de vue étranger, au jugement peu fiable, le choix des critères doit être plus strict.

Si les éléments choisis pour établir l'héritage culturel d'une ville comme Marrakech ne parviennent pas à tenir compte de son mode de vie médiéval, toujours en vigueur jusqu'à une époque récente, le résultat ne sera pas nécessairement convaincant. De nombreux auteurs ne cessent de le répéter : au début du vingtième siècle Marrakech ressemblait encore à ce qu'elle était du temps des Almohades, sept cents ans plus tôt.

L'historien professionnel a beaucoup de mal à se pencher sur ce genre de problème. Ce qui l'intéresse en premier lieu, c'est d'établir une chronologie indiscutable et d'en tirer un certain nombre de conclusions sur la manière dont telle ou telle civilisation progresse ou régresse en fonction de critères modernes, présumés objectifs. Il s'agit là d'une méthodologie bien rodée. Elle s'appuie sur un dogme évolutif, communément admis, et conditionne les évaluations à tel point qu'il n'est presque plus possible de se prononcer sur les mérites d'une culture qui ne cherche pas à progresser ou à évoluer.

Au cours du temps linéaire, où la chronologie de base s'établit, tout est censé bouger, s'améliorer, devenir compréhensible, et finalement livrer un mystère jadis insoluble à la démarche d'une pensée inquisitrice et rationnelle. Modèle que plus personne ne cherche à réviser ou à contester.

Et c'est pourtant dans le « Temps sans origine », le « Temps sans rive », dont nous allons parler sans trop tarder, que la magie des grandes villes mythiques se dévoile. Tout comme Bénarès aux Indes (ville posée sur le trident de Shiva), elles existent à la fois dans le temps et en dehors du temps : placées autour d'un axe pri-

mordial qui traverse l'univers – et la ville – à l'origine même du temps.

Pour mieux comprendre ce genre de construction cosmologique, il faudrait retenir l'image d'une luminosité conquérante, par laquelle le rayonnement culturel se manifeste et se propage. Image métaphorique, certes, mais qui permet de saisir le phénomène en fonction du feu central qui l'anime.

Le « pilier de lumière », aux dimensions infinies, qui d'après la légende puranique traverse l'Inde en la ville de Bénarès, place cette capitale spirituelle au cœur d'un espace primordial indestructible. La colonne lumineuse, axe porteur de mondes vers lesquels les états multiples de l'être se projettent (du plus grossier au plus subtil), sert de colonne vertébrale à un univers dont l'aspect essentiel est caché à nos sens. Ce pilier est donc comparable à l'axe reliant les trois mondes de Dante ou à celui, plus abstrait, qui intègre les pôles arithmologiques des *Ikhwân al-Safâ*.

Le rayonnement culturel s'adresse à tout ce qui part de ce centre lumineux et résiste à l'érosion du temps, des guerres, des préjugés, des modes, et surtout de l'oubli. Il peut s'agir d'une légende locale, d'un monument – peut-être même de coutumes propres au lieu en question ; pas besoin de prendre des cours pour savoir par où commencer. Il suffit de se rendre sur place et d'observer.

Chaque culture traditionnelle établit une relation privilégiée entre l'espace qu'elle occupe et l'axe lumineux qui la soutient. L'existence d'un tel centre, en tant que fondation, précède celle du territoire où la lumière s'installe. Le pays identifié à ce territoire n'est qu'un réceptacle dont les frontières et l'aspect changent en fonction de l'intensité du rayonnement central.

Et c'est cette relation de prééminence qu'il s'agit de souligner en premier : Marrakech se trouve bien au Maroc, mais le Maroc doit son nom à la ville – même si l'adoption du nom ne remonte qu'à une dynastie chronologiquement éloignée de celle qui avait fondé Marrakech au Moyen Âge. La dynastie saadienne, dont il est question, s'appuyait sur une vague rénovatrice attribuée aux marabouts du Sud marocain et à leurs *zaouïas*. Les Saadiens s'étaient imposés sans trop de mal, mais allaient par la suite s'en-

gager dans des guerres de succession fratricides qui laisseraient deux *makhzen* : l'un à Fès et l'autre à Marrakech :

« Le nom même de Maroc apparaît, semble-t-il, sous les Saadiens, dynastie ayant régné de 1554 à 1659. Il serait le résultat de la contraction du nom de la ville de Marrakech, la principale de leurs capitales. Auparavant, pour désigner le Maroc, on parlait de Maghreb el-Aqça ou Maghreb extrême ». ¹

À ses débuts, le Maghreb extrême était peuplé en majeure partie de tribus berbères. Au VIII^e siècle il devint le berceau des Idrissides, dynastie issue d'une famille alide descendant de 'Alî ibn Abî Tâlib (cousin et gendre du Prophète, puisqu'il était l'époux de sa fille Fatima) par son premier fils Hassan. Or il se trouve que les Alides, grâce à leur filiation directe à la famille du Prophète, en vinrent vite à représenter le pilier dynastique du shî'isme, terme qui désigne « ceux qui se rallient à l'idée de l'Imâm en la personne de 'Alî ibn Abî Tâlib et de ses successeurs, comme inaugurant le cycle de la *walayât* succédant au cycle de la prophétie. Le mot *Imâm* désigne celui qui se tient ou marche en avant. C'est le guide ». ²

Définition pour le moins complexe, qu'il s'agirait tout de même d'éclaircir pour arriver à quelque chose de plus concret sur le plan conceptuel. Il ne faut cependant pas confondre la marche en avant orchestrée par l'*Imâm* avec le modèle évolutif occidental, qui ne lui ressemble en rien. L'Imâm représente une chaîne initiatique, soumise aux modalités d'un retour aux origines ontologiques du cycle en cours.

Pour les religions du Livre, le cycle de la prophétie débute par la révélation abrahamique. Pour l'Islam, il se termine avec Mahomet, considéré comme le sceau de la prophétie. Le rôle eschatologique attribué à l'Imâm, vient de ce que chaque *Imâm* de la lignée interprète le Coran en fonction de son rapport intime avec cycle de la *walayât*. Le cycle lui-même se termine sur la Fin des Temps et ces interprétations successives permettent de faire le point afin de ne pas se perdre en route. Elles se ramènent à une exégèse continue, fondée sur des lectures ésotériques du Coran.

¹ Bernard Lugan, *Histoire du Maroc*, p.15

² Henry Corbin, *Histoire de la philosophie islamique*, p. 58

Chapitre 4

L'histoire de la colonisation, revue et corrigée

Il est bien doux pour mon cœur très immonde
De voir ici l'abondance à la ronde...

Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,
Nos vins de France enivrent les sultans

Voltaire – *Le mondain* (1736) [13-14, 28-29]

I^{ère} partie : du début jusqu'à Lyautey

Comme le répète si souvent la voix anonyme de la sagesse populaire : « On n'arrête pas le progrès ! » C'est donc vers l'histoire contemporaine qu'il faut se diriger pour suivre l'évolution du Maroc au cours de ces années charnières, où un pays aux coutumes encore médiévales va essayer de se forger une identité moderne, et ceci par la force des choses. Période difficile, qu'il importe d'aborder sans préjugés, en se penchant sur une zone géopolitique qui va de l'Atlantique jusqu'aux confins de l'ancien Empire ottoman, scène des grandes perturbations de l'époque. La pénétration coloniale et la modernisation à outrance vont s'organiser sous la bannière du progrès, derrière laquelle s'aligneront les grandes puissances occidentales.

De là, il faudra sans doute passer à des considérations d'ordre culturel, qui se font difficilement si l'on ne tient pas compte du modèle étatique des origines, légué aux dynasties chérifiennes par les Idrissides. Modèle traditionnel qui se résume de façon assez simple, à condition de préciser qu'il prône un état proche d'un équilibre harmonique. Sa « perte », inévitable, donnera lieu à l'instauration d'un ordre caché, chargé de veiller à sa restauration.

Tout regard porté sur l'histoire tire la confirmation de ses vérités premières d'une dialectique qui s'impose à l'esprit, résultat d'une discipline cartésienne à la démarche mille fois répétée, et

d'une décomposition, somme toute assez arbitraire en polarités conceptuelles, mises en mouvement par des phénomènes d'association et d'opposition. Pour les historiens intéressés par l'époque coloniale cette dialectique se résume en grande partie au bras de fer entre la France et le Maroc, c'est-à-dire entre un pays moderne, aux institutions républicaines, passé à l'avant-garde du progrès, et un pays du tiers-monde, sauvage et primitif, issu d'une théocratie médiévale. La notion de « protectorat » va définir le rapport de forces et limiter d'emblée l'importance du point de vue chérifien. Pour celui-ci, l'objectif principal en fin de cycle, n'est pas de descendre dans la voie du « non-être » de son protecteur occidental, voie à laquelle il s'oppose par sa vocation spirituelle, mais d'arriver à conserver ses traditions tout en les mettant à l'abri des curiosités malsaines.

Car il ne s'agit pas de construire un monde nouveau, comme le prétend l'Occident, mais de comprendre que la perfection des origines découle d'un comportement d'ensemble harmonieux. Aujourd'hui nous sommes témoins d'une liquidation radicale de l'harmonie communautaire. Chacun veut s'exprimer, vivre selon ses critères personnels, et imposer une gamme inédite de fantasmes infantiles à tous ceux qui cherchent encore à s'isoler, à maintenir leurs valeurs face à une foule fouineuse, dépareillée, agaçante, armée jusqu'aux dents de revendications débiles.

La civilisation moderne s'impose par la négation en bloc de tout ce qui vit au rythme d'un ordre supérieur : « révolutionnaire » parce qu'elle prêche une utopie sans lendemain ; « progressiste » parce qu'elle débouche sur des nouveautés dépourvues de sens ; « collectiviste », enfin, parce qu'elle se soumet bêtement au besoin orchestré, point d'orgue de toutes les névroses mercantiles. C'est là qu'une élite frivole et friquée, toujours en manque d'attention, grouille auprès des médias, accaparant chaque élan créatif pour le réduire à un conformisme aveugle et malléable à souhait. Grandes misères qu'il s'agit de répandre sans arrêt pour combattre l'attrait qu'exercent encore quelques contrées exotiques vers lesquelles un dernier cercle de rescapés cherche à fuir dans l'espoir d'y retrouver les traces d'une poésie perdue.

Chapitre 5

L'Adolescence

L'adolescence c'est l'âge de la rébellion, l'âge où l'on s'aperçoit qu'il est temps de se débarrasser des carcans qui nous étouffent depuis la tendre enfance. Des questions importantes commencent à se poser et la société peine à trouver les bonnes réponses. Les certitudes d'autrefois s'envolent et le petit garçon boutonneux, qui hier encore tenait la main de sa maman, se retrouve devant un univers étrange auquel il ne comprend pas grand-chose.

L'adolescence c'est aussi les grandes classes du lycée, les amourettes qui naissent et qui meurent au rythme des fréquentations nouvelles, premières ébauches d'un destin imprévisible, tout en potentiel, formé dans les années où le caractère reste encore malléable. Sur le fond d'une vie sociale agitée et colorée, les amitiés d'enfance commencent à s'estomper au gré d'une mouvance qui s'apparente au butinage d'abeilles livrées à des parfums irrésistibles. Bridé par un déferlement d'hormones, le cerveau ne répond plus aux exigences de la raison.

Si des aventures surprenantes s'annoncent, il faut aussi tenir compte d'une scolarité de plus en plus lourde, et des choix à faire pour s'assurer une vie plus ou moins confortable. Période des premières déceptions, qu'une société hostile au dilettantisme érige en obstacles pour démoraliser les plus faibles. Il suffit d'un rien : d'un échec au bac, d'une amourette que l'on croyait sérieuse et qui a mal tourné, pour semer le doute et pousser l'adolescent meurtri sur les traces d'un conformisme que l'on encourage. On en fera un adulte craintif et obséquieux, bien adapté au monde moderne, où la tristesse se perpétue au fil des petites défaites.

Le lycée, l'adolescence, la rébellion – et voici ce que l'on aimerait pouvoir lire dans le dictionnaire : « Lycée, institution copiée des Grecs, tout comme l'Académie et quelques singeries prétentieuses du même genre, parfois camouflées en monuments ou en œuvres d'art. » Au lieu de cela, on lit : « Lycée, quartier d'Athènes dans lequel Aristote a installé son école de philosophie en 335 avant J-C. Voir aussi péripatéticien. »

Marrakech accueillait ses péripatéticiens de manière discrète et ne les encourageait pas à se dévoiler ou à se cacher. Les postes au lycée de Marrakech étaient aussi convoités que ceux du lycée d'Athènes, car ils offraient une sinécure vertueuse aux pionniers du tourisme sexuel d'après guerre, « promeneurs » aux mains baladeuses, qui bénéficiaient d'un climat moral où le vice et la tolérance s'accordaient à merveille, et ceci depuis longtemps. Entre deux copies à corriger on ne suçait pas que des bonbons. Ceci-dit, on était loin du temps des Grecs, où Alexandre le Grand, élève d'Aristote, pouvait s'afficher avec l'eunuque Bagoas sans que cela ne choque personne.

Si Nietzsche s'était prononcé sur l'intelligentsia allemande, en précisant que pour en faire partie il fallait non seulement être cultivé, mais aussi avoir la prétention d'être cultivé, la remarque s'applique doublement à la France, où la suffisance se transmet de père en fils comme s'il s'agissait d'un trésor familial inestimable. Le modèle grec, adopté avec tant d'enthousiasme par nos élites, n'était déjà pas le bon il y a presque 2500 ans – époque à laquelle le bavard Socrate et son disciple Platon s'attaquaient au divin Homère et à ses fidèles rhapsodes. La raison et la dialectique allaient prendre le pas sur la poésie, et c'est une perversion dont nous ne nous sommes jamais remis.

Imiter les Américains, de nos jours, n'a rien d'une disgrâce. Ce n'est que la suite logique d'une série d'imitations mal inspirées, conçues pour faire croire aux mal instruits que les valeurs de l'Occident, fermement ancrées dans une terre ancestrale, se nourrissent de liberté et de démocratie – cadeaux empoisonnés, légués par des dialecticiens sournois, auxquels on ne doit rien de moins que le meurtre de la poésie épique.

Et c'est pourtant à l'adolescence que la poésie reprend ses droits, avec toutes les violences qu'elle comporte. La sexualité se développe, et les convoitises qu'elle engendre mènent parfois à des conflits sérieux, comme l'histoire de la guerre de Troie le laisse entendre : « Chante, déesse, la colère d'Achille... »

À Marrakech, l'adolescence commençait en principe à l'âge de treize ans. C'est ce que nous apprend Gavin Maxwell dans un bel ouvrage sur les seigneurs de l'Atlas. Il y publie les commentaires d'anciens membres de l'entourage du Glaoui à propos de diffama-